

frénésie matrimoniale ne signe-t-elle pas le retour de la mixité dans un univers qui s'en trouvait dépourvu ? Car tout dans cette histoire, à partir du mariage, s'est déroulé dans un huis clos féminin où cohabitaient, sans altération masculine, la marraine et la marraine, Cendrillon et ses demi-sœurs. Du père-mari il n'est plus fait mention chez PERRAULT : il disparaît du texte¹. Il pourrait aussi bien être mort, ou en voyage, ou au bureau, ou au bistrot... le lecteur n'en sait rien : on n'en parle plus, il n'existe plus. Exit. Et la seule irruption possible de l'autre sexe au sein du gynécée ne peut dès lors être conduite que sur le mode féérique (fantasmatique ou onirique), dans un univers complètement aberrant où on est prêt à tout – même à prendre des citrouilles pour des carrosses et des lézards pour des laquais ! – et dont on connaît d'ailleurs d'emblée le caractère hautement artificiel : à minuit, les effets de l'hallucinogène prendront fin...

Deux autres moments du texte viennent alors appuyer cette hypothèse, ou résonner de sens à partir d'elle. Le premier tient au processus de "découverte" de la jeune fille du Bal. Le messenger parti à sa recherche, avec pour seul indice la pantoufle de verre abandonnée, passe de foyer en foyer et de fille en fille, et les demi-sœurs de l'héroïne sont rejetées comme les autres, éliminées par un test au symbolisme sexuel appuyé. Que Cendrillon émette seulement de s'y soumettre relève pour elles du plus haut ridicule et provoque leurs moqueries : comment imaginer seulement qu'elle ait à voir avec la féminité, elle dont le sobriquet dit justement qu'elle n'est que fonctionnelle² – une sorte de version avant la lettre d'un aspirateur qu'on range, à côté de la cheminée en l'occurrence, quand on n'en a plus momentanément usage ? « On rirait bien si on voyait un Cucendron aller au Bal » avaient-elles déjà dit précédemment, quand, occupées à leur toilette avant la nuit magique, elles imaginaient comme la pire incongruité de s'y rendre à trois. Le genre grammatical employé est significatif : masculin à valeur de neutre, comme il arrive fréquemment dans la langue française, et donc absolument hors féminin. Mais...

Le Gentilhomme qui faisait l'essai de la pantoufle, ayant regardé attentivement Cendrillon, et la trouvant fort belle, dit que cela était juste, et qu'il avait l'ordre de l'essayer à toutes les filles.

Autrement dit : c'est un regard d'homme qui la découvre et la réintègre, ou même la fonde, dans l'ordre du féminin (depuis le "leurs yeux s'ouvrirent, et ils connurent qu'ils étaient nus" de la Genèse, la perception/création de la différence sexuelle est décidément toujours liée au discernement du regard attentif d'un homme sur une femme, d'une femme sur un homme). Là où la puissance magique de la marraine, contrainte au même du gynécée, ne pouvait créer qu'environnement illusoire, l'altérité est réintroduite et, par elle, Cendrillon passe de l'état de "non-femme" à celui de "femme" – en une transformation cardinale qui constitue ainsi, du point de vue narratif, le pivot majeur du récit.

Le deuxième épisode dont un tel pari de

lecture peut rendre compte est celui du détour par le spectre de la double mère, bonne et mauvaise, sur lequel nous avons vu qu'achoppait la première approche, fondée sur le seul désir "conscient" de Cendrillon, dans la mesure où n'apparaissait guère alors le lien qu'il entretenait avec le mariage final. Sans doute s'éclaire-t-il mieux maintenant. Car l'absence (ou, chez GRIMM, la faillite) du masculin et des figures de père et d'époux qu'il regroupe, laisse entière place nette au débordement du maternel dans le face à face métonymique de la mère et de la fille, et à l'envahissement de la jouissance de l'Autre ("pré-oedipienne" dit FREUD) dès lors qu'aucune métaphore paternelle ne vient la contenir ou la déplacer. La Toute-bonne marraine d'un côté, la Toute-méchante marraine de l'autre, ne font ainsi que décliner l'ambivalence d'adoration et de

haine suscitée par la mère, et la réduction de la petite fille à un o b j e t -

déchet que représente la passivité radicale, recherchée et rejetée à la fois, dans laquelle enferme un tel face-à-face. En ce sens, les deux figures antithétiques ne réfèrent pas à de nouveaux comparses : elles déclinent fantasmatiquement l'unique personnage de la mère, et disent ce que celle-ci devient quand la fonction du père se met à faire défaut. Ce n'est pas la mort de la mère de Cendrillon qui déclenche le conte, c'est le fading du père et sa sortie du récit.

Ou encore, pour être plus précis et éviter le cliché menaçant selon lequel les épousailles finales reviendraient à le restituer sous les traits de l'époux : c'est cette disparition qui entraîne celle de la mère, en tant que cette dernière ne se définit comme telle que par rapport au père, et porte ainsi, dans sa fonction même, la marque d'une altérité. On retrouve notre hypothèse : la privation de l'altérité est instituée dans le conte à travers les deux formes solidaires de disparition du couple parental (Cendrillon ne manque pas de père seulement, ni même de mère seulement : manquant de l'un des deux, elle manque aussi de l'autre). La même privation est ensuite relayée par la figure du gynécée ; et c'est elle que, par d'autres voies – l'instauration de la sexualité –, le mariage va réparer, du fait d'un regard d'homme qui ne doit même rien à l'amour, puisqu'il ne sera même pas celui du futur époux...

On pourrait poursuivre, bien sûr, car, une fois lancé, le démon de l'interprétation ne connaît plus de limites... Mais ce qui fait le profond intérêt d'un texte est aussi qu'il objecte toujours un "reste" à chaque interprétation. Comme un accroc à la cohérence construite – et à partir duquel il est toujours possible de repartir, de questionner, de relire... J'en signalerai un en terminant : la petite pantoufle de verre, dont PERRAULT a d'ailleurs fait le sous-titre de son conte. Dès l'abord, ces pantoufles ont un statut spécial : elles seules, dans tout l'accoutrement et la suite de

Cendrillon pour le Bal (robe, parure, carrosse, etc.), ne sont pas nées du charme de la baguette magique : après avoir exercé son pouvoir de métamorphose provisoire, la Fée, nous précise PERRAULT, les a remises à sa filleule, donc apportées à son intention. Élément doublement hétérogène : elles introduisent quelque chose de "réel" dans le monde de l'illusion, et elles laissent la trace du rêve dans la réalité, quand, après le douzième coup de minuit, le Prince éploré en ramasse une sur les marches du Palais. Le ver (sans jeu de mots...) était donc dans le fruit ? et le gynécée pas si homogène que ça, puisque la Bonne mère, à défaut de pouvoir créer de l'autre, pouvait au moins en transmettre ? Que cet "autre" devienne en l'occurrence, par la suite, le support d'un énorme symbole sexuel peut nous faire penser que, finalement, nous parviendrons bien à

faire aussi entrer la pantoufle dans notre lecture !

Mais elle a pris pourtant, dans nos mémoires, une telle indépendance que je préfère lui laisser aussi son statut a-fonctionnel, pour

mieux lui reconnaître celui d'embrasseur de rêverie – comme ce fut le cas pour André BRETON dans les belles pages de *L'Amour fou*, où il en construit une lecture poétique et non plus narrative : au hasard de ses déambulations flottantes dans les allées d'un marché aux puces, son regard est soudain saisi par une cuiller en forme de petit soulier. Une fois chez lui, la contemplation rêveuse de l'objet déroule des associations conduisant à la jeune fille du bal. Mais toutes les significations possibles et toutes les images s'effacent alors peu à peu devant un engendrement de suites sonores : le mot "Cendrillon", puis la séquence "cendrier Cendrillon"... et la mise en jeu d'une représentation de mots se substitue chez le poète au récit d'une représentation de choses...

Bruno GELAS

Professeur de Littérature française
Université Lyon 2

1 Didier ANZIEU, *Beckett et le psychanalytiste*, Paris, Éditions Menthac, 1992, p. 62.

2 Algirdas J. GREIMAS, *Sémantique structurale*, Larousse, 1966, pp. 172 sqq.

3 Il reste présent dans la version des frères GRIMM (plus "composite" car associant divers contes primaires), mais il y est si pâle et si soumis à la tyrannie de sa nouvelle femme et de ses belles-filles, qu'il en devient inconsistant : non absent, mais annulé.

4 « Lorsqu'elle avait fait son ouvrage, elle s'allait mettre au coin de la cheminée, et s'asseoir dans les cendres, ce qui faisait qu'on l'appelait communément Cucendron : la cadette, qui n'était pas si malhonnête que son aînée, l'appelait Cendrillon ».

5 André BRETON, *L'Amour fou* (1937), Gallimard, 1966, p. 38-41. J'en ai proposé un commentaire dans "La Rêverie des mots", *Libres Cahiers pour la psychanalyse*, in Press éditions, n° 7 (printemps 2003).